

Un dimanche à la campagne *Soleil Trompeur* de Nikita Milkalkov

Philippe Elhem

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23234ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1994). Review of [Un dimanche à la campagne / *Soleil Trompeur* de Nikita Milkalkov]. *24 images*, (73-74), 50–51.

SOLEIL
TROMPEUR
DE NIKITA
MIKHALKOV

Un dimanche à la campagne

PAR PHILIPPE ELHEM

Auteur, au milieu des années soixante-dix, de plusieurs perles qui l'ont imposé (aux yeux des cinéphiles occidentaux en tous les cas) comme le chantre sensible d'une Russie insouciance et prérévolutionnaire à jamais disparue, Nikita Mikhalkov, après deux beaux films dissemblables (*Les yeux noirs* en 1987 et *Urga* en 1991), réalisés aux confins de l'Empire soviétique et aux portes de l'exil artistique, vient de réintégrer le giron de la mère patrie avec ce *Soleil trompeur* qui fit, le temps d'un week-end, figure de Palme d'or auprès de beaucoup de festivaliers.

Et c'est comme si rien n'avait changé. Comme si le cinéaste d'*Esclave de l'amour*, retrouvant la terre russe, reprenait illico possession d'un territoire cinématographique resté comme par miracle intact. Certes, *Soleil trompeur* ne se passe plus au début du siècle, mais en 1936 et la révolution soviétique est loin d'être une illusion comme l'atteste incontestablement le grade de colonel de l'armée rouge de Sergeï Kotov et le caractère particulier de cette journée au climat bon enfant puisqu'on se prépare à célébrer le lancement des «dirigeables de Staline». À part ça, l'on ne serait pas plus surpris que cela de voir surgir, au détour d'un plan, à peine vieilli, ce brave Oblomov. Justement, le voilà. Ou plutôt son petit frère, plus jeune, plus mince et plus séduisant que lui. Il va tout de suite faire la conquête de Nadia, la fille du colonel Kotov; il est tellement drôle et il a tellement de talent, Dimitri. À croire vraiment que le temps semble s'être à jamais suspendu sur le petit monde mikhalkovien...

Et pourtant, combien trompeur est ce soleil puisque le sujet même du film est le temps, justement. *Soleil trompeur* se déroule en une journée; une journée ensoleil-

lée vouée aux plaisirs du farniente et aux rituels dominicaux. Si Tchekhov avait vécu en 1936, nous précise Mikhalkov, sans doute aurait-il pu écrire une nouvelle ou une pièce de théâtre qui aurait ressemblé comme deux gouttes d'eau à ce dimanche à la campagne. Pourtant le ver est dans le fruit. L'arrivée de Dimitri, rival en amour de Kotov en est le signe évident. Que cherche-t-il exactement? À reconquérir le cœur de Maroussia, l'épouse du colonel, dont il fut, un temps, le prétendant? Toute la première partie du film nous laisse dans l'indécision la plus complète. Et lorsqu'à peine alerté jusque-là par une boule de feu métaphorique qui traverse cet univers comme à l'insu de ses protagonistes,

la vérité commence à se faire jour, nous comprenons alors que Mikhalkov nous a gentiment entraînés sur une fausse piste. Le temps, disions-nous, est le thème du film. Et, effectivement, aucun des personnages principaux ne lui échappera: en 1936, les purges staliniennes battent leur plein et le jeune frère d'Oblomov est devenu l'agent de la sinistre NKVD, la police politique de Staline.

Dans la seconde partie du film, Mikhalkov va prendre un malin plaisir à défaire l'illusion qu'il a su si magistralement construire dans la première. La transition est aussi parfaite que brutale. D'un seul coup le paradis se met à ressembler à un





cauchemar, même si Dimitri et Kotov tentent de préserver, en un accord tacite, les apparences.

Si, tout d'abord, le cinéaste joue avec une maîtrise consommée de l'écoulement du temps, il nous fait maintenant sentir son irréversible passage. Même l'univers de Tchekhov n'aurait pu résister à cet état de fait. Le temps réel, le temps politique et historique reprend son implacable marche en avant et avale d'un coup les vingt années à venir. Si cette dernière partie traîne quelque peu en longueur et voit le cinéaste appuyer ses effets, du moins nous livre-t-elle avec une certaine clarté le message du film: qu'une fois de plus la révolution dévore ses enfants. Bref, que le communisme bolchévique n'a qu'une couleur: rouge sang. L'on peut ne pas adhérer entièrement au message radical de Mikhalkov pour qui les choses semblent à jamais entendues. On peut aussi tendre l'oreille vers une musique plus intime et plus ténue que nous souffle (au corps défendant de son auteur?) l'œuvre: que peut-être

il a existé un communisme avant Staline. Au moins dans le cœur de certains de ses artisans.

Toujours est-il que *Soleil trompeur* confirme non seulement les orientations politiques de Mikhalkov, mais surtout son incontestable talent de metteur en scène (et de comédien), remarquablement servi par ses interprètes dont sa propre fille. Il démontre aussi comment l'on peut, avec éloquence et poésie, parler au présent à travers les méandres d'un univers entièrement tourné vers le passé. Mais un passé encore tellement brûlant...

SOLEIL TROMPEUR

Russie-France 1994. Ré.: Nikita Mikhalkov. Scé. et dial.: Mikhalkov et Roustam Ibraguimbekov. Ph.: Vilen Kaluta. Mont.: Enzo Meniconi. Mus.: Edouard Artemiev. Int.: Nikita Mikhalkov, Nadia Mikhalkov, Ingeborga Dapkounaïte, Oleg Menchikov, André Oumansky. 152 minutes. Couleur. Dist.: France Film.

Sortie prévue: octobre.

Un film dont le sujet est le temps, son irréversible passage.